

CABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, New Orleans, La. South et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 mars 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE. 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Combat. L'Inventeur. L'Apache malgré lui. L'Honneur. 8me PAGE. Pédant. Mondanités. Chiffons. Une Carrière.

La simplicité administrative en France.

De l'avis de tous, l'une des besognes les plus urgentes qui s'imposent, dans l'ordre des grandes réformes, est la simplification administrative. La France, en dépit du raccourcissement continu des distances, est divisée et subdivisée comme il y a cent vingt ans. Il semblerait que ni le télégraphe, ni le téléphone, ni les voies ferrées, n'eussent apporté à la vie économique, aux rapports généraux, la plus profonde révolution que l'on ait constatée à travers les siècles.

général. Nul ne conteste l'opportunité d'une transformation d'ensemble, qui n'a même pas été ébauchée jusqu'ici. Il est certain qu'en pareil domaine, l'inconnu peut effrayer les esprits méthodiques. En un intéressant article de revue, M. Audiffren demande qu'on expérimente la simplification tant sonnée dans une région limitée du territoire. L'idée apparaît ingénieuse et vaut qu'on s'y arrête.

Petites curiosités.

M. Caruso vient d'imposer des conditions originales à un imprésario américain qui avait formé le projet, excellent d'ailleurs, de l'engager pour quelques représentations d'opéra. On sait combien les artistes illustres et, en particulier, les ténors, sont exigeants et ingénieux dans leurs caprices; M. Caruso, aussi singulier, mais plus modeste que ses plus fameux devanciers, ne réclame qu'un privilège exceptionnel: l'autorisation de fumer des cigarettes dans les coulisses. Il semble que ce vœu soit modeste et qu'il soit plus facilement réalisable que la location, au mois, d'un train de luxe; il comporte, néanmoins, des complications considérables. C'est qu'en Amérique, les artistes, même les plus cotés, ne badinent point avec les règlements administratifs. La faveur qu'il réclamait l'imprésario, soucieux de faire applaudir M. Caruso, par ses belles compatriotes fut donc l'objet de délicates négociations. La transaction suivante réunit enfin les parties en cause; on accorde à M. Caruso l'autorisation de fumer dans les coulisses, en attendant d'entrer en scène, mais on impose au directeur l'obligation d'adopter à sa personne deux pompiers de service. Le grand artiste a ainsi le plaisir de griller des cigarettes, sous la protection d'un Etat. Et l'on ne sait pas si cette aventure est plus flatteuse pour la cigarette, ou pour l'homme privilégié qui lui donne ainsi une sorte de prestige officiel. La famille de Nicot, porte, dit-on, dans ses armoires un pied de tabac; quand M. Caruso fera composer les siennes, il devra y faire dessiner la cigarette, qui est devenue un des attributs expressifs de sa souveraineté.

Un aîné du roi de Rome.

Il y a actuellement à l'hospice d'Ivry un centenaire qui dément triomphalement après les Luguet et les Garcis, l'opinion que l'air de Paris et les veilles au théâtre abrègent l'existence. Ce vieillard qui jouit d'une santé parfaite, M. Schamel, était déjà un petit garçon de cinq ans, lorsque Napoléon présente au peuple assemblé devant les Tuileries, le roi de Rome qui venait de naître. Quand il fut en âge de travailler, sa vocation l'appela au théâtre, il alla trouver Talma. Il avait près de vingt ans. Le grand tragédien auquel il exprima son désir d'entrer au théâtre lui ouvrit la porte de sa loge. Il l'engagea comme habitué, et c'est en cette qualité que M. Schamel débuta. Il n'y a certes pas d'homme au monde qui ait plus de souvenirs de coulisses que cet habitué de Talma, aujourd'hui âgé de 104 ans. Il inscrivit fièrement sur sa carte de visite, au-dessous de son nom, ce mot prestigieux: "Centenaire". Comme on le voit, il a droit à ce titre rare depuis quatre ans. "Il n'y a aucune raison, dit-il en riant, pour que cela ne continue pas pendant longtemps."

J. G. de Baroncelli, converti au pacifisme, ne se bat plus.

Il est insolent, mais se dérobe pour n'être pas battu.

L'éditeur-proprétaire de la "Guêpe" a le pas élastique.

"De loin, c'est quelque chose; et de près ce n'est rien."

Nous nous étions promis de ne plus nous occuper de cet homme tombé, de ce personnage de vaudeville qui se nomme J. G. de Baroncelli; mais, vraiment, l'occasion est trop belle de l'enfoncer plus profondément dans sa tombe d'un dernier coup de pied, pour que nous ne la saisissons pas. L'odeur de la boue, du fumier, provoque chez nous des nausées, des haut-le-cœur; aussi, l'événement nous tentait. Cet être auquel nous étions obligés de infliger une castigation mercredi dernier, après la lâcheté dont il avait fait preuve, n'a pas craint d'ajouter à sa lâcheté l'ignominie; il a signé l'article d'un autre dans sa feuille, article qui, croyait-il, échapperait à notre attention; il se trompait. Ce ne sont assurément pas les mensonges que renfermait cet article qui pouvaient nous indigner; le cœur est généralement menteur; mais ce sont ses rodomontades qui avaient causé chez nous l'écoeurement et que nous n'avons pas voulu laisser impunies. L'individu a le cuir épais; et puisqu'il refusait de se rendre sur le pré, il fallait le traiter à l'égal de la rosse, à coups de fouet ou de bâton. Hélas! nous comptions sans son instinct de conservation; il clopote avait fait une apparition à son bureau, ne s'y était pas arrêté, au dire des employés de l'imprimerie où se publie sa feuille, et avait disparu. Trois fois sommes-nous allés à son bureau, l'y avons-nous longtemps attendu; partout aussi où nous croyions devoir le trouver nous sommes-nous rendus, mais jamais n'avons-nous pu mettre la main sur l'alerte éditeur de la "Guêpe". Donc nous n'avons plus à nous occuper du quidam; il ne se bat que lorsqu'il est insulté, qui l'en blâme? et il n'est pas d'insulte qui l'atteigne, ne s'y glisse sur sa peau visqueuse; il vivra vieux, n'en doutons pas. Si M. de Baroncelli dans l'article paru sous sa signature, a voulu ajouter le plaisir au grave, pourquoi n'en ferions-nous pas autant dans le nôtre? "L'incident, dit-il, qui nous vaut trois grandes colonnes de persiflage dans l'Abéille du 22, courant peut se résumer en quelques mots". Evidemment la signification du mot persiflage ne lui est pas connue; ne lui en faisons pas un crime, car lorsqu'on s'introduit comme lui dans le journalisme, ainsi qu'une punaise dans un bois de lit, il est permis de ne pas maîtriser la langue que l'on écrit. Nous l'avons persiflé, paraît-il, en lui rappelant quelques énormités relevées dans ses chroniques et ses livres. "De grâce, M. Capdevielle, à quoi pensiez-vous en écrivant ces lignes? Autiez-vous par hasard la prétention d'élever à votre

voudrait s'enquérir. Nous savons que vous êtes un galant homme, tous les Avignonnais le sont, et que vous protégez les femmes, même les filles perdues quand leur confiance trompée arme leur bras vengeur. Maintenant, Monsieur, sachez que personne en ville ne vous a cru, lorsque vous avez essayé de mettre en défaut les messieurs qui sont allés vous demander de retracer ou de vous battre. Vous vous êtes refusé aux deux, vous en portez aujourd'hui le stigmate. Sachez que M. Flotte n'est pas mon employé, et qu'il remplit dans les bureaux d'une institution un emploi de confiance qu'il ne vous serait peut-être pas possible de remplit, et qu'il occupe une position sociale égale à celle de vos ancêtres. Il a surtout une qualité que vous avez perdue de vous trois duels, il se bat lorsqu'il est insulté, et ne se dérobe pas devant celui qu'il insulte.

M. Bayhi, l'autre de mes amis, est connu comme M. Flotte, et nul mieux que vous ne le connaît, car bien des fois nous l'avons entendu vous donner des leçons de bienséance, de savoir-vivre; vous aviez même, en présence de votre attitude humble et soumise, dû le prier de ne pas user de trop de sévérité à votre endroit. Vous souvenez-vous, Monsieur, cette belle tirade que vous lanciez dans la Guêpe du 12 juin 1909? "La Guêpe - soyez en certains, Messieurs, n'a pas dégénéré. Elle est prête à répondre devant le monde entier de ses actions, devant un juge, ou en présence du 'canon d'un fusil', à ses adversaires à choisir".

Jamais, peut-être, ne vous êtes-vous douté du retentissement qu'eut la tirade. La ville entière en trembla; Mourzouk lui-même n'eut pas osé lever la tête de crainte d'attirer sur lui vos foudres. Mais le temps, ce grand dissolvant, poursuit son œuvre. Le Pacifisme fait des conquêtes; le lion chez vous s'est fait agneau; nous en avons eu la preuve, il n'y a pas longtemps, dans notre bureau; nous vous avons vu les larmes aux yeux, le genou souple et la voix émue, vous emparer de notre main, l'étreindre avec effusion en nous suppliant de n'avoir pour vous aucune sévérité. Et nous ne sommes jamais pardonné d'avoir failli vous faire avaler une lettre dont nous ne connaissions pas le contenu; mais nous avons la consolation de nous être laissé attendrir par vos protestations d'amitié, vos larmes, et nous avons souffert pour vous que la chose se passât devant des témoins; nous avons comploté, le cœur tendre.

Vous nous reprochez de vous avoir laissé lâchement insulter dans nos bureaux; mais, Monsieur, vous oubliez que vous vous êtes défendu vous-même, sans courage il est vrai, mais de façon à rendre inutile la gifle que vous aviez méritée. "Monsieur! vous êtes-vous écrié en vous éloignant prudemment de votre insulter, nous sommes sur un terrain neutre" et, étrange logique, vous invitiez votre insulter, quelques minutes plus tard, à venir à votre bureau, ce terrain-là vous paraissant plus neutre. Terminons cette réponse dernière que nous avons tenu à faire à ce faquin, pour qu'il sût que sa forfanterie n'a trompé personne; que tout ce qu'il a dit dans son article que nous ne croyons pas de lui parce que nous n'y avons pas trouvé des explications qui reviennent si souvent sous sa plume telles que: "Sur les bords du Mississippi, si cela est, donc et pour tout dire, et quelques mots nouveaux qui ne sont pas encore entrés dans la langue. Encore un mot avant de pren-

dre congé de ce creux et prétentieux belître. L'Abéille n'a jamais refusé à la Guêpe ses faveurs, M. de Baroncelli le sait; elle a, au contraire, contribué à la faire vivre en lui donnant de l'argent et en lui prêtant ses clichés. Elle ne lui a jamais refusé sa publicité; et nous, gérant de l'Abéille, n'avons jamais, non plus, marchandé nos générosités à M. de Baroncelli. Nous lui avons donné le moyen d'aller voir sa femme et ses enfants à la campagne quand il était d'ancienne péca; nous lui avons peut-être donné du pain. Et que nos lecteurs sachent que nous ne regrettons pas nos bienfaits, même si c'est un vil ingrat qui les a reçus. Nos lecteurs nous pardonneront de les avoir tenus au courant de cette peu intéressante affaire qui nous a rempli de dégoût. Si en brisant les... il n'en a plus, il n'a que des chichets, nous avons fait taire ce siffleur, nous aurons bien mérité de la communauté, de la colonie française surtout, dont il exploite la générosité.

C'est lui qui nous disait un jour: "Monsieur, je n'osais pas faire présenter à vous, des Gascons m'avaient dit que vous étiez hautain et que vous ne me donneriez pas la main." S'il croyait diminuer les Gascons à nos yeux, il se trompait, car c'est une race forte et que nous admirons; si Avignon a des châteaux, la Gasconie a des héros. M. de Baroncelli, nous vous avons tenu trop longtemps devant nous, l'heure a sonné pour que nous vous abandonnions au mépris public. Et si jamais votre courage était devant nous discuté, nous dirions: "Pour lui trouver du cœur valaient en l'absence de son cœur, il a fait un coup de pied que l'on peut dire occasionnel, devant le monde et non pas de vant lui."

Ceux qui connaissent M. de Baroncelli ont dû rire en apprenant par les journaux que la police était à ses trousses et qu'enfin il s'était livré à elle. Pourquoi exiger de lui une promesse inutile, et surtout pour quoi le croire capable d'une agression? l'agneau ne perd jamais sa douceur. Attendons-nous à voir l'Editeur de la Guêpe se vendre un jour à un imprésario qui l'exhibera sur ses tréteaux, entre le veau à six pattes, l'homme-tronc, la femme-serpent et un laveur de pieds.

ARMAND CAPDEVIELLE.

ORPHEUM.

Un autre brillant programme de vaudeville sera mis à l'affiche demain après-midi par la direction de l'Orpheum. Le numéro principal en sera une petite comédie en acte intitulée: "The Mallet's Masterpiece" due à la plume de M. Edward Peple, l'auteur bien connu de "Prince Chap". Le premier rôle sera tenu par M. William Farnum un des acteurs les plus populaires de la scène américaine. M. Farnum n'est du reste pas inconnu à la Nouvelle-Orléans où il a paru à diverses reprises, entre autres dans le rôle de "Ben Hur".

Le nouveau programme comprendra aussi les deux comédies Eugene et Willie Howard qui achèvent leur 3ème saison consécutive avec l'Orpheum Circuit. Les autres artistes qui se feront applaudir sont: le mime Frank Morrell, les comédiens Delmore et Darrell, les acrobates Lane et O'Donnell, le musicien Paul Florus et les cyclistes Grey et Peters.

CRESCENT.

"Her Son" la nouvelle comédie dramatique dont la première sera donnée ce soir au Crescent est au dire des critiques, une des meilleures pièces du genre, et peut être comparée très favorablement à "Madame X" et au "Voleur" de Bernstein. Elle a été jouée pendant une année entière à New York, et pendant plusieurs mois à Chicago sans jamais laisser l'enthousiasme du public. La troupe qui paraîtra ce soir au Crescent vient de faire une tournée triomphale dans les principales villes des Etats-Unis, la mise en scène et les décors sont au point et rien n'a été négligé pour offrir à notre public une excellente interprétation de cette nouvelle pièce.

Maie, Marinier, sur la route, discutait avec le curé de Bretteville, et Pierre, le charbon, s'occupait d'une besogne ingrate, en faisant manœuvrer, à tour de bras, la petite pompe ridicule et impuissante! On ne fut qu'un instant après, quand le péritelie s'éleva, avec fracas, et qu'un milieu des décombres surgit l'homme et son fardeau, qu'une immense clameur domina... —Bardevaux! Bardevaux! Et une ovation enthousiaste fut faite à l'aubergiste qui apparut, au yeux de tous, comme un véritable héros! La nouvelle circulait, de groupe en groupe, au mépris de sa vie, Bardevaux était parvenu à sauver la duchesse de Lansbach... Dominique fut le premier à le féliciter, avec des larmes de reconnaissance... Et de toute cette foule, prompt à l'enthousiasme, un seul homme garda, pour lui, sa stupefaction et sa défiance... ce fut le clown rouge! —Géo-Job débouchait, au pas de course, devant le château, au moment où Bardevaux, les vêtements en lambeaux, le visage décomposé, déposait son faix, entre les bras de l'officier... Il n'avait pas à s'attendre à la solution d'un problème qu'il résoudre plus tard... Et de toute la vitesse de ses

jambes agiles, il contourna l'alle droite du manoir... Il avait conservé son costume de spectacle, et, avec son maillot couleur de sang et sa perruque rouasse, il prenait, dans la nuit horriblement éclairée des lueurs rouges de l'incendie, un aspect fantastique de lutin démoniaque, bondissant sur le sol, avec des pieds aériens... Il arriva derrière le château... La campagne silencieuse était agoussante de calme... Le feu ne s'éteignait pas encore à cette partie du manoir... plongé dans une obscurité qui formait un étonnant contraste avec la façade, brailante, sous l'ardeur du feu... Nul curieux alentour... Le petit raisseau seul, au pied de la haute muraille, égrenait son chantonnement doux, laissant sous les arbres, comme un miroir d'éclair... L'échelle de corde pendait, molle, du haut de la terrasse... La terrasse était vide... En quelques bonds sauvages, le clown rouge atteignit les balustrades de pierre! Il sauta, à pieds joints, dans la pièce... Valentin de Lansbach, à genoux sur son prie-dieu, son visage rutilant de larmes, en lançant dans une main de prière, ressemblait à une de ces madones adorables que les enlumineurs de la Renaissance ont peintes aux pages des missels...

D'un mouvement automatique, elle fut debout... Elle n'eut qu'un geste... Son bras désigna la porte de son appartement! Elle n'eut qu'un cri... —Mon père! Ma mère! Rapidement, Géo-Job la rassura... Le duc devait être avec son intendat, hors de danger... Et pour ce qui était de Mme la duchesse de Lansbach, il avait été témoin de son sauvetage, opéré par Bardevaux, l'aubergiste... La jeune fille poussa un faible soupir de soulagement... —Merçi, mon Dieu! Et, éblouant en sanglots... —Vraiment, dit-elle, c'est Dieu qui me punit... et j'aurais dû vous écouter, Géo-Job!... —Pourquoi s'attendre à d'inutiles regrets! répondit le clown rouge... Nous n'avons pas un instant à perdre! Il ne s'agit plus de M. de Pierpont! —C'est vrai! dit-elle... Pourquoi n'est-il pas là!... Et dans la mélancolie attristée de ce regret suprême, elle mettait encore son amour, dans la balance de sa destinée... Et son amour y pesait malgré tout, d'un poids souverain, même à un pareil moment!... Le clown avait ouvert la porte de l'appartement... Une chaîne de four, venant des escaliers, envahit la pièce. Il recula... —A quelque chose malheur

est bon! fit-il tristement... et le plan de M. de Pierpont nous aura servi à quelque chose!... La fatalité nous oblige à lui être reconnaissants de son intention! Il alla à la terrasse... Mais, plus violent que l'effroi physique du danger mesuré d'un coup d'œil, tout à l'heure, sur les corridors en flammes, un réel instinctif lui fit faire deux pas en arrière... —Eux! s'écria-t-il... les lâches! Valentine, à son tour, s'était penchée, sur les balustrades de pierre... Elle vit Aymeri et sir Archibald, occupés tranquillement à attacher au pied d'un arbre les chevaux de l'hôtelier, attelés à un break... Maître de son sang-froid, elle n'eut le courage de prononcer qu'un mot... —Non... non! s'éffarata-elle... Et elle vint, confiante et ingénue, s'abriter sur la poitrine de Géo-Job... Dans les bras du clown rouge, elle symbolisait la Marguerite de Faust, chaste et sans défense, dans les bras de Méphisto! —Je ne suis plus entre vos mains, murmura Géo-Job, que l'instrument de la Destinée! J'obéis à votre ordre, quel qu'il soit! Ordonnez moi d'attendre loi me mort certaine et je verrai venir la mort sans hésitation et

sans regret plutôt que de vous livrer à ceux qui n'ont, en l'occurrence, qu'un but... que vous ne pouvez avoir! —Sachez-moi! balbutia Valentine... Sachez-moi, Géo-Job!... Votez votre récompense! Et fébrilement, follement, passionnément, inconsciemment, Valentine de Lansbach, la fière héritière du vieux duc, colla ses lèvres pâles à la bouche rouge du clown... Un frisson voluptueux fit tressaillir Géo-Job... Il était le maître de l'univers! Le ciel pouvait éblouir, la terre s'entr'ouvrir... le vieux manoir s'ébranler... Il eût bû le ciel et la terre de lui donner une pareille apothéose! —Princesse de révé! balbutia-t-il... Il devint blême! Sur son cœur pressés les paupières olo ses, le front molle, les lèvres jointes, Valentine de Lansbach était évanouie! —D'un bras nerveux, il l'enveloppa comme un enfant... A sa force décomposée, elle parut légère... D'une seule poigne solide, il saisit la corde... D'un an fait vigoureux, il se laissa glisser jusqu'au pied de la haute muraille... Sans effort, d'un saut prodigieux et souple, par dessus la petite rivière, il fut de l'autre côté de la berge... Et il déposa, au bord des ro-

seaux, sur l'herbe fraîche, le corps inanimé de la jeune fille! —Géo-Job, l'accueillit Aymeri de Pierpont... vous n'avez pas volé vos dix mille francs! —Archibald pressa... —Pas de discours! Aymeri! Géo-Job, transféré, regarda les deux hommes, avec mépris... —Vous avez raison, Archibald... Allez remonter l'attelage de Bardevaux, et vous, comte, allez moi à transporter Mlle de Lansbach... à la première maison du chemin, pour les soins que son état réclame... Et les jambes arquées, les bras croisés, il s'interposa entre la jeune fille et les deux hommes... —Non... mais... hésita le comte de Pierpont... vous dépassez votre rôle! Il saisit le clown, par le bras... D'un mouvement brusque, Géo-Job se dégagea... —Arrière! rugit-il... Je suis là pour exécuter les ordres de Mlle de Lansbach et non les vôtres!... Et, moi vivant, vous ne porterez pas la main sur elle! Aymeri, habité aux sports, se précipita, les poings tendus, vers le clown... Mais la bête d'une salle d'armes, toute théâtrique, ne porte pas toujours ses fruits dans la pratique... Car, sur la défensive, Géo-Job prévint l'attaque et, par une riposte foudroyante, envoya rouler entre les pieds des chevaux, le comte de Pierpont! L'ambiguïté de la situation

donna-t-elle du courage à sir Archibald? Bravement, il s'était jeté sur le clown... Et ce fut, bref et terrible, un corps-à-corps audacieux... Mais, dans l'étreinte forcenée de bras d'acier de l'acrobate, Archibald fut, en quelques secondes, étouffé, comme broyé... Néanmoins ses deux mains agrippées au cou de Géo-Job ne lâchaient pas prise... Aymeri avait repris vite connaissance... Raveau de son étonnement, il se dressa à nouveau... au secours d'Archibald... Il se glissa derrière le clown et, d'un coup de crosse-tête, assés sur la nuque, l'obligea à lâcher prise... Géo-Job desserra l'étreinte formidable de ses bras, qui battirent l'air... Un nuage de sang passa devant ses yeux... et il tomba lourdement sur le sol... assommé, comme un bœuf sous la masse!... Le galop de deux chevaux retentit sur la route... trop tard! Double Croche, en selle sur Biribi, amenait Loyal, à son maître... Il équilibra, au détour du chemin, l'équipage à Bardevaux. La suite à dimanche prochain.